

LE MENSONGE DE TROP

CEUVRES DE SHARI LAPENA
AUX PRESSES DE LA CITÉ

Le Couple d'à côté, 2017

L'Étranger dans la maison, 2019

Un assassin parmi nous, 2020

Une voisine encombrante, 2021

En secondes noces, 2023

Repas de famille, 2024

SHARI LAPENA

LE MENSONGE DE TROP

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Romane Lafore*

Les Presses de la Cité 

Publié à Londres sous le titre original *EVERYONE HERE IS LYING* par Bantam, une marque de Transworld/Penguin Random House UK, en 2023.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Presses de la Cité, un département Place des Éditeurs
92, avenue de France – 75013 Paris

© 1742145 Ontario Ltd, 2023. Tous droits réservés.

© Les Presses de la Cité, 2025, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-258-20823-0

Dépôt légal : février 2025

Pour Julia

1

William raccompagne Nora sans un mot jusqu'à sa voiture, garée à l'arrière du motel ; ils ne laissent jamais leurs véhicules devant l'entrée, là où ils risqueraient d'être repérés. Ainsi, personne ne saura jamais qu'ils étaient là. C'est ce qu'ils se disent, du moins. Ce qu'ils se sont répété à chaque fois, durant les quelques mois qu'a duré leur folle passion. Un brasier dévorant que Nora vient d'étouffer. Sans prévenir.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'endroit habituel, un motel qui ne paye pas de mine en bordure d'autoroute, à la sortie de la ville. Il fallait qu'ils soient discrets. Se voir chez l'un ou l'autre était impossible. Ils étaient tous les deux mariés et elle, apparemment, tenait à le rester. Une demi-heure plus tôt, ce n'était pas le genre de question qui le préoccupait. Mais là, il se sent comme si on lui avait arraché un tapis de sous les pieds et qu'il peinait à retrouver son équilibre.

Ils s'arrêtent devant la voiture de Nora et William se penche pour l'embrasser. Elle détourne le visage. La détresse, le désespoir l'assaillent : elle est donc sérieuse. Il tourne brusquement les talons, la laissant en plan. Le temps qu'il arrive à son propre véhicule, elle a déjà mis le contact et démarre en trombe, comme pour retourner le couteau dans la plaie.

William reste là, démuni, à la regarder disparaître, se repassant le film des heures passées. Il est arrivé le premier au motel, comme d'ordinaire, a pris une chambre, payé en liquide, récupéré les clés et envoyé le numéro de la chambre par SMS à Nora. Quand celle-ci l'a rejoint, elle l'a étreint et embrassé avec une ardeur singulière. Ils ne se sont rien dit, se sont contentés de s'arracher leurs vêtements avant de s'offrir l'un à l'autre, comme ils l'avaient fait maintes fois auparavant. Elle avait ensuite l'habitude de poser sa tête sur sa poitrine – pour écouter son cœur, disait-elle –, or aujourd'hui elle s'est assise contre la tête de lit et a regardé droit devant elle, fixant leur reflet dans le miroir de la coiffeuse. Elle avait remonté les draps blancs pour couvrir ses seins – encore une étrangeté, une pudeur qui ne lui ressemblait pas.

Elle n'avait visiblement plus envie d'écouter son cœur.

— Il faut que ça cesse, a-t-elle lancé.

— Quoi ?

Cueilli par la surprise, William a eu besoin de quelques secondes avant de se redresser.

— Qu'est-ce que tu racontes ? a-t-il ajouté en l'observant.

Elle est si belle. Son visage, ses cheveux blonds et cette élégance naturelle tout droit sortie de l'âge d'or hollywoodien. Une bouffée d'angoisse l'a traversé.

— William, a-t-elle fait en tournant les yeux vers lui. Je ne peux plus continuer comme ça. J'ai une famille, des enfants.

— Moi aussi, j'ai des enfants.

— Tu n'es pas leur mère. C'est différent.

— Ça ne t'a pas arrêtée, avant, a-t-il fait remarquer. Ça ne t'a pas arrêtée aujourd'hui.

— Pas la peine d'être blessant, a-t-elle rétorqué.

— Nora, tu sais que je t'aime, s'est-il radouci en lui tendant une main – qu'elle a repoussée. Et je sais que tu m'aimes.

— Ça n'a pas d'importance.

Ses beaux yeux bleus étaient remplis de larmes.

— Bien sûr que si, c'est important !

Il commençait à paniquer.

— C'est la seule chose qui compte ! Je divorcerai d'Erin. Tu peux quitter Al. On se mariera. Les enfants s'adapteront. Tout ira bien. Les gens font ça tout le temps.

Elle l'a regardé un instant, comme surprise d'une telle suggestion. Ils n'avaient jamais parlé de l'avenir. Ils se contentaient de vivre le moment présent, tout à leur plaisir et à ce bonheur qui avait surgi à l'improviste. Elle a semblé hésiter, puis a secoué la tête et essuyé les larmes sur ses joues.

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas être aussi égoïste. Ça détruirait Al, et je ne peux pas faire ça à mes enfants. Ils me détesteraient. Je suis désolée.

Incrédule, il l'a regardée se lever et commencer à se rhabiller. Que les choses puissent changer si rapidement, si fondamentalement, sans crier gare – c'était désarçonnant. Elle se dirigeait vers la porte lorsqu'il s'est écrié :

— Attends ! Laisse-moi au moins te raccompagner à ta voiture.

Et c'était tout.

Voilà comment il se retrouve à présent derrière son volant à 15 h 45. Il est trop chamboulé pour retourner à son cabinet ou à l'hôpital. Du reste, aucun patient n'est inscrit à son agenda puisqu'il lui réserve toujours ses mardis après-midi, à cette femme qui vient de lui briser le cœur. Autant rentrer chez lui. Au moins, la maison sera déserte. Michael est à son

entraînement de basket, Avery a chorale après l'école et son épouse travaille. Il aura la maison pour lui tout seul et pourra se servir un verre bien mérité. Puis il repartira ni vu ni connu.

Leur maison se trouve en haut de Connaught Street, une longue et agréable rue résidentielle qui se termine en cul-de-sac. Nora occupe encore toutes les pensées de William lorsqu'il ouvre d'un bip de télécommande la porte du garage, s'engage dans l'allée et presse un autre bouton pour refermer derrière lui. Elle doit être rentrée chez elle à l'heure qu'il est, dans sa maison à quelques numéros de la sienne, dans la même rue. Peut-être est-elle déjà en train de regretter sa décision. Mais elle semblait déterminée. *Et si elle avait déjà eu d'autres aventures ?* se demande soudain William. Il ne lui a jamais posé la question. Est toujours parti du principe qu'il était le seul. Il a beau l'aimer, il se rend compte qu'il ne la connaît pas si bien que ça, au final.

Alors qu'il glisse la clé dans la serrure de la porte menant du garage à la cuisine, il entend un bruit de l'autre côté et interrompt son geste. Il y a quelqu'un dans la cuisine. Il découvre sa fille de 9 ans, Avery, supposée être à la chorale, le bras tendu pour attraper un paquet de biscuits sur le plan de travail.

Bon sang, enrage-t-il, ne peut-il donc jamais avoir la paix ? Il n'a pas envie de devoir gérer sa fille à problèmes, pas maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il en s'efforçant – en vain – de ne pas laisser transparaître son agacement.

Il a passé une journée horrible. Il vient de perdre la femme qu'il aime, et avec, lui semble-t-il, sa vie entière.

— J'habite ici, répond Avery sur un ton sarcastique.

Puis elle plonge la main dans le paquet de biscuits.

— Mais tu n'es pas censée être à la chorale ?

Respire, s'ordonne-t-il. Tâche de ne pas t'énerver. Elle ne fait pas exprès d'être horripilante, se rappelle-t-il, c'est sa façon d'être, c'est tout. Elle n'est pas câblée comme tout le monde.

— Ils m'ont renvoyée à la maison.

Avery n'a pas le droit de rentrer seule de l'école. Théoriquement, c'est son frère aîné qui doit la raccompagner, l'entraînement de basket et la chorale se terminant tous les deux à 16 h 30. L'horloge de la cuisinière indique 16 h 08.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas attendu ton frère ?

— Pas envie, fait-elle en enfournant un nouvel Oreo dans sa bouche.

— On ne fait pas toujours ce dont on a envie, dans la vie, s'impatiente William, suscitant le regard soudain méfiant de sa fille – comme si elle avait senti sa mauvaise humeur croissante. Et d'ailleurs, comment est-ce que tu as pu entrer dans la maison ?

— Je sais que vous mettez la clé sous le paillason.

À la façon dont elle prononce cette phrase, il est clair que la gamine le prend pour un imbécile. William essaie de ne pas se laisser envahir par la colère.

— Pourquoi est-ce qu'ils t'ont renvoyée à la maison ? La chorale a été annulée ?

Elle secoue la tête.

— Alors ?

Il se surprend à regretter l'absence d'Erin. Si elle avait été là, elle aurait su comment réagir. Elle est bien plus douée que lui pour ces choses-là. William sent une douleur familière pointer entre ses yeux, se pince l'arête du nez et commence à s'agiter dans la cuisine, à ranger mécaniquement. Il ne veut

pas regarder Avery, son insolence le met hors de lui. Il songe à son propre père : *Je vais te faire passer l'envie de sourire.*

— J'ai eu des ennuis.

Pas aujourd'hui, pense-t-il. Pitié, pas aujourd'hui.

— À cause de ? s'enquiert-il toutefois en dévisageant sa fille.

Mais la gamine se contente de lui rendre son regard en s'empiffrant. C'est plus fort que lui, la rage le gagne. Cette rage qu'il éprouve si souvent à l'encontre de sa cadette. Elle s'attire toujours des ennuis et il en a plus qu'assez. Quand il était petit, son père le giflait à la moindre incartade, et il s'en est bien sorti. Mais aujourd'hui, c'est différent. Il passerait pour un monstre. De fait, ils ont chouchouté Avery. Parce que les experts prétendent que ce dont elle a besoin, c'est de patience et de soutien. *Foutaises.* À cause d'eux, ils en ont fait une enfant trop gâtée qui ne comprend pas les limites.

— Tu vas me raconter tout de suite ce qui s'est passé, menace William.

— Non.

Et c'est cette impertinence dans sa voix, comme si c'était elle qui menait la danse, comme s'il était un moins que rien et qu'il n'avait pas sur elle la moindre autorité, c'est cette insolence qui lui fait perdre les pédales. En trois grandes enjambées, il traverse la cuisine, en proie à une fureur aveugle. Quelque chose en lui craque. Il n'a pas le temps de réfléchir à son geste et la frappe sur un côté du crâne, trop fort. La fillette s'effondre lourdement sur le sol, toute bravade effacée de son visage. Son expression trahit le choc, puis plus rien du tout. Pendant une fraction de seconde, William ressent une intense satisfaction.

Mais cela ne dure pas. Il est horrifié par ce qu'il vient de faire. Comment a-t-il pu ? Sa main le lance. Il voulait seulement lui flanquer une gifle, une petite gifle pour lui faire entendre raison. Il n'avait pas l'intention de la frapper aussi fort. Il se penche sur sa fille, qui s'éloigne de lui en tressaillant. Il la redresse et l'assoit délicatement, le dos contre le placard de la cuisine.

— Je suis désolé, ma chérie ! Avery, je ne voulais pas faire ça ! Je suis vraiment désolé.

Les mots se bousculent et il cligne des yeux pour retenir ses larmes.

Sa fille le considère d'un regard vide, complètement muette. Il se dégoûte. Pourtant, il se perçoit comme un homme bien. Un médecin. Pas une brute. Il n'est pas comme son père. Et il aime sa fille, vraiment. Comment a-t-il pu dérailler à ce point ?

— Je suis vraiment désolé. Je me rattraperai, Avery, je te le promets. Je n'aurais pas dû faire ça. C'est juste que j'ai perdu mon sang-froid. J'ai eu une sale journée. Je sais que ce n'est pas une excuse. Tu sais que je t'aime, ma chérie. Je t'aime plus que tout.

À part ses yeux vitreux, la petite semble indemne.

— Écoute, je suis désolé, implore-t-il d'une voix insupportable à ses oreilles alors qu'Avery détourne le regard. Je sais que c'est impardonnable, mais ne le disons pas à ta mère, d'accord ? Elle a fort à faire en ce moment.

Avery ne répond pas, refusant manifestement de lui adresser la parole.

— Et on ne lui avouera pas non plus que tu es rentrée toute seule à la maison, ajoute William après une pause. Parce que

ça risque de la contrarier et qu'elle devra te punir. Tu pourras dire que tu es rentrée avec une amie.

Avery ignore son père, regardant droit devant elle d'un air maussade. Elle va tout raconter à sa mère, songe-t-il, et ce sera bien fait pour lui. Elle risque d'avoir un gros bleu. Il pourra toujours nier, mais comment prédire qui Erin croira ? Avery a l'habitude de mentir. Lui aussi, mais ça, sa femme ne le sait pas.

Il se lève et s'éloigne de la petite. Il faut qu'il sorte d'ici, qu'il s'arrache à ce spectacle qui lui fait honte. Il imagine déjà Avery planifier sa revanche. Elle a quelque chose à utiliser contre lui, maintenant. Un clou de plus dans le cercueil de son mariage. Il fait demi-tour et retourne au garage.

Mais lorsqu'il arrive à la voiture, il hésite.